

G. Enfin, dois-je dire ici, ou dois-je taire un abominable préjugé concernant un prétendu moyen de mettre fin à la gonorrhée la plus invétérée? Préjugé qui serait ridicule s'il n'était pas mille fois moins ridicule qu'odieux! Hélas! mes lecteurs seront ou sont déjà médecins: tôt ou tard ils doivent être initiés à la connaissance de toutes les sottises et de toutes les hontes de notre pauvre humanité. Voici donc le préjugé en question; c'est à savoir qu'en ayant commerce avec une vierge, on obtiendrait sûrement la guérison du mal. Ainsi le croit-on, à présent encore, en plein dix-neuvième siècle, dans les rangs infimes d'une populace ignorante; et plus d'une fois cette monstrueuse erreur mène à d'infâmes attentats. Plus d'une fois, notamment lorsque j'étais de service comme médecin du bureau central des hôpitaux, dans ce panorama quotidien, si vaste et si varié, des misères humaines, j'ai vu la blennorrhagie de la vulve chez de pauvres petites filles encore impubères qui, par un calcul d'horrible perversité, avaient été prises pour victimes, pour victimes sûres et faciles d'une absurde et infernale espérance de guérison; leurs mères tout en pleurs m'apportaient ces malheureuses créatures, tant pour demander remède que pour faire certifier le mal dans le but d'une vindicte légale. Et une telle absurdité, aujourd'hui confinée dans la lie du peuple, n'est là, comme tant d'autres préjugés, surtout en matière de médecine, qu'après avoir eu son temps de règne dans un monde plus élevé, qu'après avoir eu, le croirait-on, son petit coin dans les écrits de la science. Un célèbre médecin vénitien du seizième siècle, Hercule Saxonia, émettait l'assertion que voici: « Je sais, » disait-il, « que bien des gens se sont délivrés d'une ancienne gonorrhée » après leur union avec une épouse vierge; mais alors la femme se » trouve infectée (1). » O le digne pendant de cette autre sottise que le même auteur affirme quelques lignes plus haut, de ce passage où il assure qu'on peut se guérir sur-le-champ de la gonorrhée en ayant commerce avec une négresse (2)! Tant il est vrai que le fameux mot de Cicéron sur les philosophes peut fort bien aussi frapper sur les médecins! Assurément, il n'y a point d'absurdité, tant lourde soit-elle, qui n'ait trouvé quelqu'un d'entre eux pour la dire.

(1) Hæc quoque scio, si tamen literis consignare licet, antiquâ gonorrhœâ plures fuisse liberatos, qui cum uxore virgine rem habuerunt, sed tunc mulier infectur.

(Luis venerea perfectissimus tractatus. Padoue, 1597, in-4°. — Cap. 37, De gonorrhœâ.)

(2) Sciendum est quod habui à quibusdam expertis venetis. Dicunt se à gonorrhœâ statim curatos usu veneris cum muliere Æthiope. Experimentum est verum.

(Ibidem.)

## ARTICLE XXVII.

## BALANITE.

(Auteurs contemporains. — De Βάλανος, gland.)

544. *Nosologie.* — A. On nomme aujourd'hui balanite l'inflammation de la surface du gland, cette surface dont la texture est une transition entre le tissu muqueux et le tissu cutané, et participe véritablement de celui-ci comme de celui-là; cette surface à l'égard de laquelle nous avons dû déjà, par conséquent, dans l'histoire des phlegmasies cutanées, reconnaître l'existence d'une espèce d'herpès, l'herpès préputial (350.).

B. Synonymes: — Gonorrhée ou Blennorrhagie bâtarde; Blennorrhagie du gland; — mais particulièrement dans le cas où il y a sécrétion plus ou moins abondante d'un mucus puriforme, et où le mal paraît être de nature essentiellement virulente (537. D.).

C. Encore bien que la surface du gland ne soit qu'une surface peu étendue, il s'en faut que toujours elle soit tout entière envahie par l'inflammation. Quelquefois la balanite est partielle. C'est surtout à la base de l'organe, là où les follicules sont le plus abondants, que le mal se développe.

D. Rougeur plus ou moins intense, en nappe uniforme ou par plaques, à la surface du gland et surtout vers sa base; chaleur, cuisson, excès de sensibilité au moindre contact; supersécrétion de l'humeur sébacée, souvent aussi sécrétion plus ou moins abondante d'un muco-pus verdâtre, jaunâtre ou blanchâtre, qui parfois se montre extrêmement fétide: voilà les symptômes ordinaires de la balanite. Il peut se faire aussi que dans certains points plus vivement enflammés que les autres, l'épithélium soit enlevé et le corion muqueux devienne à nu.

E. Quelquefois, dans les cas aigus, le gland se gonfle dans toute son épaisseur, de telle sorte que le prépuce ne peut plus être ramené en arrière, à cause de la disproportion de son ouverture, et qu'en d'autres termes, si tant est qu'il n'y eût pas déjà un phimosis naturel, il y a un phimosis accidentel plus ou moins prononcé. En pareille circonstance, il y a presque toujours, si ce n'est une posthite (544.), du moins un engorgement œdémateux du prépuce.

F. Lorsqu'avec ou sans phimosis il n'y a qu'une balanite ou une balanoposthite pure et simple, mais point de chancres, alors il est assez rare que les ganglions inguinaux s'engorgent et s'enflamment.

G. Ce qui est encore plus rare, infiniment plus rare, c'est que la balanite suffise à elle seule à éveiller une réaction fébrile.

H. La balanite aiguë avec sécrétion muco-purulente peut durer vingt,



trente et même quarante jours, comme l'urétrite. Néanmoins, elle est généralement plus courte, sans doute par les deux raisons que voici : d'abord parce que, le mal étant extérieur et à découvert, on peut dès le principe le combattre énergiquement par une médication locale ; ensuite parce que le mal n'est pas ici augmenté et entretenu par le contact réitéré d'un liquide aussi irritant que l'urine.

I. La terminaison ordinaire de la balanite aiguë est la résolution. Quelquefois pourtant le mal se montre chronique. Quelquefois aussi on voit des végétations plus ou moins volumineuses se développer à la suite d'une balanite.

J. Très souvent, la posthite coexiste avec la balanite. Moins souvent, mais bien des fois encore, en même temps qu'une balanite ou une balanoposthite, il y a une urétrite, laquelle est tantôt primitive, tantôt deutéropathique.

542. *Etiologie.* — (287, — 300, — et 537.) — A. D'abord il est une condition prédisposante qui mérite bien d'être remarquée, c'est l'existence d'un phimosis naturel complet ou incomplet. Par le fait même de cette conformation, on est plus apte au développement facile de la balanite. D'où il résulte, sans contredit, que cette maladie doit être beaucoup moins fréquente parmi les hommes soumis à la circoncision que parmi les incircircis. Est-ce pour cela, est-ce dans ce but d'hygiène et de prophylactique que certains législateurs firent de cette petite et innocente opération un précepte sacré, un sœu religieux ?

B. Il est très rare que la balanite apparaisse à titre de maladie spontanée, et sous le simple coup d'une cause occasionnelle banale. Mais enfin cela est quelquefois, notamment sous l'influence d'un excès dans les plaisirs de la table et d'un abus de boissons alcooliques.

C. En règle ordinaire, la balanite est causée par une irritation directe du gland. La malpropreté qui laisse accumuler et séjourner entre le prépuce et le gland une matière sébacée devenant de plus en plus âcre ; l'abus de la masturbation ; le contact d'un liquide, d'un corps quelconque de qualité irritante ; l'exercice du coït avec certaines femmes pendant qu'elles ont leurs règles, comme aussi avec celles dont les fleurs blanches présentent une âcreté plus ou moins notable : voilà autant de causes déterminantes. Enfin, à titre de cause spécifique, il faut accuser le virus blennorrhagique, si tant est que ce virus ait une existence réelle, ce que pour ma part je crois et soutiens fermement, soit comme virus *sui generis*, soit du moins comme une modification, une transformation du virus syphilitique (537. D.).

543. *Thérapeutique.* — (290.) — Ce n'est que par exception, et dans les cas où l'inflammation a un degré excessif de violence, qu'il y a lieu

de recourir à une application de sangsues vers la base de la verge ; encore bien moins la phlébotomie a-t-elle lieu d'être employée.

Hormis donc quelques cas rares, il suffit de prescrire les boissons délayantes, les bains locaux et généraux, et un régime convenable. Une précaution bonne à prendre, c'est d'interposer un linge fin, enduit de cérat, entre la surface du gland et le prépuce, afin de garantir celui-ci. En cas de phimosis naturel ou accidentel, on prescrira, dans le même but, des injections émollientes à répéter trois ou quatre fois par jour.

Au début de la balanite aiguë, mieux encore que pour l'urétrite, on peut mettre en œuvre une méthode ectrotique, ou, comme nous disons, hétérophlegmasique. Par exemple, lotions ou injections, trois ou quatre fois par jour, avec une forte solution d'azotate d'argent (540. A.) ; ou bien même application du crayon de pierre infernale sur toute la surface du gland.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'administration des antitarrhax, du baume de copahu, du poivre cubèbe, etc., reste à peu près sans effet contre la balanite ; et que ni pour faire avorter celle-ci à son début, ni pour en tarir la sécrétion muco-puriforme après la chute de l'orgasme inflammatoire, ces médicaments-là ne possèdent la puissance que nous leur avons reconnue, hors de toute contestation, à l'endroit de l'urétrite.

Sur le déclin de la balanite aiguë, quand on l'a laissée marcher naturellement jusque là, comme aussi en cas de balanite chronique, la médication à employer est la médication astringente. Lotions ou injections avec les solutions d'acétate de plomb, d'alun, de sulfate de cuivre, avec la décoction de tan, etc. Mais la meilleure préparation est encore ici la solution d'azotate d'argent, mais seulement moins chargée que lorsqu'on y a recours pour faire avorter le mal commençant : on se bornera donc à mettre 2 à 5 décigrammes de sel métallique pour 60 grammes d'eau distillée.

## ARTICLE XXVIII.

## POSTHITE.

(Auteurs contemporains. — De Πόσθη, prépuce.)

544. *Bref aperçu.* — Qui dit posthite, désigne assurément, par la seule vertu du mot, une inflammation quelconque du prépuce. Or, le prépuce a deux surfaces : l'une externe, qui est une région de la peau proprement dite et retient tous les caractères essentiels de la structure cutanée ; l'autre, interne, qui commence à participer des apparences du tissu muqueux, comme la surface même du gland, avec laquelle elle



va se réunir et se fondre vers la couronne de cet organe. Eh bien, il est clair qu'à titre de portion de la peau, le prépuce doit présenter diverses formes d'inflammation cutanée : il est clair que l'érythème, l'érysipèle, l'herpès, l'eczéma, etc., peuvent s'y montrer : encore un coup, par exemple, n'avons-nous pas plus haut expressément reconnu, admis officiellement, pour ainsi dire, dans le cadre nosographique, l'herpès préputial (350.) ?

Ce qui se nomme donc plus particulièrement une posthite, c'est le cas où la surface muqueuse, ou, si l'on aime mieux, semi-muqueuse, du prépuce devient le siège d'une inflammation qu'on peut dire catarrhale, en d'autres termes, d'un flux blennorrhagique.

Si maintes fois la balanite blennorrhagique peut exister seule et sans que le prépuce prenne la moindre part à l'inflammation, ce qui, au surplus, n'est possible que chez ceux dont le prépuce, pour avoir été fréquemment ramené en arrière du gland, pour s'être endurci à la longue par le libre contact de l'air, présente en dedans, comme en dehors, toutes les apparences de la peau, et se trouve, en conséquence de cela, moins irritable, moins susceptible d'être immédiatement enflammé par l'application d'un mucus puriforme et acre : la posthite blennorrhagique, au contraire, ne saurait guère avoir lieu sans qu'il y ait aussi une balanite. Le plus ordinairement, si ce n'est même toujours, elle se déclare deutéropathiquement par suite de la contiguïté de la surface interne du prépuce avec la surface enflammée du gland : mais, fût-elle primitive, elle doit, en vertu du même fait de contiguïté, et à bien plus forte raison encore, vu la texture plus délicate du gland, entraîner bientôt le développement de la balanite. Quoi qu'il en soit, en pareil cas, le phimosis accidentel peut bien des fois être dû à la posthite plutôt qu'à la balanite. Effectivement, si l'extrémité du prépuce est vivement enflammée, elle s'engorge et forme une sorte de bourrelet qui permet à peine le passage de l'urine.

Ce bourrelet que l'inflammation constitue à l'ouverture du prépuce, étant irrité par le contact fréquemment renouvelé de l'urine, par le contact incessant du muco-pus blennorrhagique, vient souvent à se couvrir de fissures correspondantes aux plis qu'il présente.

L'inflammation est-elle à un très haut degré : le prépuce tout entier devient d'un rouge intense, d'un rouge violet. La verge à son extrémité, voire même quelquefois dans toute son étendue, peut offrir une énorme tuméfaction.

En certains cas, la gangrène s'empare d'une portion du prépuce, et le gland vient faire saillie à travers la déplorable perforation de ce voile membraneux.

Si des excoriations ont lieu sur le gland et sur le prépuce les uns vis-

à-vis des autres, il peut arriver, faute d'une surveillance convenable, faute de soins appropriés, que des adhérences se fassent entre ces deux organes (299. P.).

Dans certains cas où le mal passe à l'état chronique, on voit le prépuce rester induré et présenter désormais une consistance comme squirreuse.

Pour ce qui est maintenant de l'étiologie et de la thérapeutique en fait de posthite, il n'y aurait rien autre chose à faire qu'à répéter ce qui concerne la balanite (542-3.).

## ARTICLE XXIX.

## VAGINITE.

(Nom hybride, de date contemporaine. — De *Vagina*, mot latin, comme on sait, qui, dans son sens primitif et général, signifie *fourreau* ou *gaine*, et que les anatomistes modernes ont adopté et consacré pour une signification toute spéciale. — Aimerait-on mieux dire *Elytrite*, de *Ελυτρον*, mot grec qui est à peu près l'équivalent du mot latin *vagina*, et signifie, par exemple, *enveloppe*, *gaine*, *élytre*, etc.)

545. *Bibliographie.* — Voir n° 530 : car les mêmes auteurs que j'ai cités là, relativement à la blennorrhagie urétrale, à la blennorrhagie considérée surtout dans le sexe masculin, doivent aussi nous servir de guides en ce qui concerne la blennorrhagie des femmes, laquelle est, pour l'ordinaire, une blennorrhagie vaginale (531.).

De plus, il est utile et juste de signaler les auteurs que voici :

DONNÉ. *Recherches microscopiques sur la nature du mucus sécrété par les organes génito-urinaires.* Paris, 1837, in-8°.

DURAND-FARDEL. *Mémoire sur la blennorrhagie chez la femme, et ses diverses complications.* (Dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, en trois articles, juillet, août et septembre 1840.) — Voir particulièrement chap. I, § III, *Blennorrhagie vaginale.*

HOURLMANN. *Du tamponnement comme méthode de traitement des écoulemens utéro-vaginaux.* (Dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, mars 1841.)

546. *Nosologie.* — A. Synonymes : — Blennélytrie, d'Alibert (famille X, *Blennoses*, genr. 6, en deux espèces, 1° *Blennélytrie simple*, 2° *Blennélytrie virulente*) ; — Blennorrhagie vaginale, quand le mal est aigu et de nature contagieuse ; — Blennorrhée ou Leucorrhée vaginale, quand le mal est chronique ; — (vulgairement) *Flueurs* ou, par corrup-



tion, Fleurs blanches, mais seulement lorsque le mal ne possède ou n'est censé posséder aucune propriété virulente.

B. Il va sans dire que la vaginite peut occuper l'étendue tout entière ou seulement une partie du vagin. Dans le dernier cas, c'est souvent à la partie la plus voisine de l'orifice vulvaire que le mal se trouve borné. C'est même là, on peut l'assurer, la règle pour l'état aigu, et surtout lorsqu'en sus de la vaginite il y a urétrite et *vulvite*, complication des plus ordinaires à la suite d'un coït impur. — oui, je le répète, lorsqu'avec ou sans urétrite la vulvite est là un surcroît de mal, la vulvite, cette inflammation d'une région qui forme frontière entre la peau proprement dite et le système muqueux, cette inflammation des grandes lèvres, du clitoris, des petites lèvres, de l'hymen, etc., cette inflammation à laquelle je n'ai pas cru devoir consacrer un article à part, mais dont pourtant certains modes particuliers ont été déjà expressément signalés et étudiés sous les titres d'*Herpès vulgaire* (351.), d'*Eczéma de la vulve* (367.), après quoi, pour tout le reste, le lecteur, s'il veut se bâtir une histoire complète de la vulvite, peut fort bien s'en fier à lui-même, fût-il des plus novices en observation clinique, s'en fier à son propre jugement, à ses propres conceptions, en s'aidant des connaissances qui lui ont été déjà présentées touchant les inflammations en général et les affections blennorrhagiques en particulier. Quoi qu'il en soit, il importe aussi de savoir que la vaginite, même aiguë, peut quelquefois se trouver confinée, et pour ainsi dire cachée, dans la partie la plus profonde du vagin, dans cette sorte de cul-de-sac qui entoure le col utérin, soit que celui-ci participe ou non à l'inflammation : de là, lorsqu'il y a suspicion, la nécessité de ne point se borner à l'inspection de la vulve et de l'entrée du vagin, mais d'avoir recours au spéculum, autant pour l'examen complet du vagin que pour celui du col utérin, si l'on veut affirmer en toute sécurité de conscience, qu'une femme est soupçonnée et accusée à tort, qu'elle n'a rien qui ait pu communiquer une blennorrhagie à l'homme avec lequel elle a cohabité. Toujours est-il, en résumé définitif, que je crois exact de dire, à l'égard du vagin, qu'en général l'affection blennorrhagique débute et règne pendant sa période aiguë dans la partie qui avoisine la vulve, mais que si elle s'invétère, c'est surtout dans la partie la plus profonde du canal.

C. Rougeur plus ou moins foncée, au lieu de la teinte pâle, qui est la teinte naturelle de la membrane muqueuse du vagin; sécrétion plus ou moins abondante d'une humeur laiteuse, ou même tout-à-fait puriforme. Voilà les deux phénomènes les plus constants de la vaginite; voilà même, presque toujours, à quoi se réduit tout le mal dans l'état de chronicité. Mais, à l'état aigu, pour peu que l'inflammation occupe une certaine étendue du vagin, la membrane muqueuse se montre excessi-

vement chaude, non seulement au sentiment de la malade, mais aussi au doigt de l'observateur qui pratique le toucher; bien plus, la sensibilité morbide peut être portée à tel point que la simple introduction du doigt explorateur éveille une douleur intolérable: à plus forte raison, en pareille circonstance, le coït ne pourrait être, pour une malheureuse femme obligée de s'y prêter, rien autre chose qu'une souffrance épouvantable, qu'un horrible sacrifice à subir; bien entendu aussi que le spéculum serait alors un atroce instrument de torture, dont le praticien doit, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à l'amendement du mal, s'interdire l'emploi. Souvent, mais non toujours, l'intensité de la douleur se montre en rapport avec celle de la rougeur. Toutes les fois que la vaginite vient à se déclarer tout-à-coup avec un certain degré de vivacité, on a là une belle occasion de constater la réalité de la loi pathologique qui régit l'action sécrétoire des muqueuses enflammées (299. I.): avant l'apparition de l'écoulement morbide, la sécrétion naturelle se tarit, le vagin perd son état naturel de moiteur onctueuse, il présente, au contraire, une remarquable sécheresse, dont la malade a fort bien le sentiment, et que l'observateur constate positivement à l'aide du toucher; ce n'est qu'au bout d'un ou deux jours, ou même davantage, que la muqueuse vaginale laisse sourdre en plus ou moindre grande abondance un mucus d'abord visqueux et transparent, mais qui ne tarde pas à se montrer épais, opaque, puriforme, généralement d'un blanc verdâtre ou jaunâtre, pourvu que l'inflammation ait et conserve un tant soit peu d'intensité; mais quelquefois, et surtout quand l'inflammation ne s'est développée que dans un faible degré ou y est désormais tombée, l'écoulement est laiteux et ne fait véritablement que reproduire, avec surabondance et pour ainsi dire d'une façon continue, ces fleurs blanches qui appartiennent à l'ordre normal ou peu s'en faut, et qui, chez certaines femmes, ne manquent jamais d'apparaître dans certaines circonstances physiologiques que chacun sait.

D. M. Donné a découvert, par le moyen du microscope, dans le muco-pus vaginal, recueilli sur des femmes atteintes de vaginites d'une nature justement suspecte, un animalcule qu'il a nommé *Trichomonas vaginal*. Quel rôle cet animalcule a-t-il là? sa présence est-elle un simple accident, un phénomène insignifiant? ou bien, au contraire, est-elle un caractère positif et constant de la virulence d'un écoulement? Est-elle la cause même qui constituerait la spécificité de l'affection blennorrhagique? C'est là un problème que M. Donné lui-même s'est contenté de poser, sans se croire en droit de le résoudre.

E. La vaginite, même la plus aiguë, cesse ordinairement au bout de fort peu de temps, — au bout d'un ou deux septénaires, par exemple, — d'être un état de souffrance. Mais le côté fâcheux de la vaginite, c'est



l'extrême tendance que la sécrétion morbide a de se perpétuer indéfiniment, avec ou sans persistance de la rougeur inflammatoire. Souvent le mal s'invétère, sinon à véritable titre d'inflammation chronique, du moins à titre de flux catarrhal (299. Q.).

F. Ce qu'il importe encore de savoir, c'est la facilité avec laquelle la sécrétion blennorrhagique du vagin, alors même qu'elle paraît avoir été enfin tarie, et le mieux, le plus solidement tarie, peut néanmoins se reproduire, surtout sous l'excitation des rapports sexuels. On voit souvent, chez des femmes parvenues en apparence à parfaite guérison, la blennorrhagie reparaitre dès la première fois qu'elles se livrent au coït, et se transmettre à l'homme qui s'imaginait avoir droit de compter en pleine sécurité sur une semblable garantie.

G. La vaginite n'est pas toujours, tant s'en faut, un mal isolé sur la muqueuse génito-urinaire. Bien des fois, elle est accompagnée d'une vulvite, d'une urétrite, d'une métrite catarrhale. L'adénite inguinale est aussi un des accompagnemens les plus ordinaires de cette maladie. Fréquemment enfin, avec la vaginite, il existe des accidens décidément syphilitiques, des chancres, par exemple, ou bien ce qu'on nomme improprement des *pustules muqueuses*.

547. *Etiologie*. — (287 et 300.) — A. Rarement, très rarement voit-on la vaginite advenir à titre de maladie spontanée, sans cause appréciable ou sous le coup de quelque cause occasionnelle banale. Mais enfin cela a lieu quelquefois, notamment chez les petites filles sous l'influence du travail de la dentition. Il importe beaucoup d'être averti d'une telle possibilité, afin de ne pas concevoir ni accueillir à la légère, et sans enquête suffisante, de mauvaises et sinistres pensées sur l'origine d'une vaginite, fût-ce même avec écoulement d'un mucus puriforme.

B. Le plus ordinairement c'est par des causes d'irritation directe que la vaginite prend naissance. Citons d'abord les excès de masturbation et de coït; les déflorations très difficiles, très douloureuses, et particulièrement lorsqu'elles sont consommées avec une violence criminelle, avec un acharnement brutal, sans pitié pour les résistances et les douleurs de la victime; les tentatives de viol sur la personne de petites filles impubères, ou de vierges nubiles, encore bien que ces tentatives soient restées vaines, mais lorsqu'elles se sont prolongées trop de temps, lorsqu'elles ont fatigué la vulve et même l'entrée du vagin sans pouvoir toutefois rompre ni franchir l'hymen. Citons encore la présence d'un pessaire dans le vagin; l'action d'une humeur âcre qui a sa source dans une affection quelconque de l'utérus, et qui ne peut moins faire, en s'écoulant de là, que d'offenser la vitalité de la muqueuse vaginale; la propagation de l'orgasme inflammatoire de proche en proche, en cas d'eczéma de la vulve, depuis cette région extérieure jusqu'au plus profond du va-

gin, etc., etc.; en un mot, tant et tant d'autres causes du nombre de celles que nous sommes convenus de qualifier de causes déterminantes (86-7.). Proclamons enfin, à titre de cause extrêmement fréquente, mais ayant en elle, sinon toujours, du moins très souvent, une certaine spécificité, le muco-pus blennorrhagique, soit que ce muco-pus pénètre dans le vagin par le fait du coït, soit que, même sans coït, la femme ait le malheur d'en être souillée par la voie de certains attouchemens licencieux, par l'imprudent contact de linges imprégnés de cette humeur immonde, etc.

548. *Thérapeutique*. — (290.) — A. Dans la grande majorité des cas, les soins les plus simples suffisent à combattre la vaginite aiguë. Diète convenablement réglée. Continence. Boissons délayantes. Bains généraux. Bains de siège émolliens. Lavemens de même nature. Injections émollientes, et, au besoin, un tant soit peu narcotiques. Rarement faut-il tirer du sang. Et, si l'indication en existe dans la violence des symptômes et dans la constitution pléthorique de la femme, la phlébotomie doit être employée plutôt que les applications de sangsues au périnée, et cela particulièrement lorsque la vaginite est de nature suspecte. Car, en semblable occurrence, on a le regret de voir les piqûres de sangsues s'envenimer par le contact inévitable de la matière blennorrhagique; quelquefois même, on a le regret bien plus amer de les voir dégénérer en véritables chancres, si la vaginite est par hasard compliquée de chancres syphilitiques, dont l'existence peut et doit même souvent échapper au premier examen du clinicien, soit qu'à l'extérieur même, au milieu d'un boursoufflement considérable des grandes et des petites lèvres, ils ne se laissent apercevoir que beaucoup plus malaisément qu'on ne serait d'abord porté à le croire, soit qu'ils existent dans l'intérieur du vagin, où pour le moment, vu l'excès de sensibilité morbide, l'introduction du spéculum ne saurait être raisonnablement pratiquée.

B. Il importe de remarquer que le baume de copahu et le poivre cubèbe n'ont pas sur la supersécrétion de la muqueuse vaginale l'empire qu'ils exercent si évidemment sur celle de la muqueuse urétrale.

C. Dès que la vaginite aiguë vient à s'apaiser, dès qu'elle commence à n'être que peu ou point douloureuse, il faut recourir aux injections astringentes et les continuer jusqu'à ce que la sécrétion morbide soit parfaitement tarie. C'est parce que la plupart des femmes abandonnent les remèdes avant l'accomplissement de cette condition; c'est parce qu'elles se contentent, dans le principe, d'une guérison imparfaite et s'en fient à la nature et au temps pour achever cette guérison, tout en ne s'astreignant pas, dans leur fausse sécurité ou leur blâmable insouciance, à d'indispensables règles de continence; c'est par cela même, en grande partie du moins, que les leucorrhées vaginales, avec ou sans persis-



tance de la rougeur inflammatoire, sont un mal si commun, et qui trop souvent présente une déplorable chronicité, une opiniâtreté rebelle aux ressources de l'art.

D. Pour déraciner une vaginite chronique, il faut insister avec une persévérance infatigable sur la médication astrigente, — pendant des années entières, si le cas l'exige. Les injections saturnines très chargées (30 grammes d'acétate de plomb cristallisé par litre d'eau commune), répétées trois ou quatre fois par jour, me réussissent à merveille la plupart du temps. Les injections avec une solution d'azotate d'argent sont aussi une ressource excellente. Enfin, dans certains cas très invétérés, j'ai procuré la guérison en assez peu de temps en crayonnant, de huit jours en huit jours, la muqueuse vaginale avec la pierre infernale.

E. Enfin Hourmann, — cet estimable et infortuné collègue que nous venons de perdre, ce médecin homme de bien qui a péri victime d'une infection syphilitique imprudemment, mais noblement contractée dans un culte ardent de la science, dans un zèle assidu pour le soulagement de l'humanité souffrante (on pardonnera, que dis-je? on approuvera, j'en suis sûr, cette courte parenthèse, cette dette d'éloges et de regrets payée à un si déplorable malheur) : — Hourmann, dans son service de l'hôpital de Lourcine, sur ce théâtre de maux immondes où il devait si fatalement s'inoculer à son insu le terrible virus, avait expérimenté un nouveau moyen de remédier aux écoulements vaginaux tant aigus que chroniques. Il a préconisé ce moyen dans un mémoire *ad hoc*, cité ci-dessus (545.). Ce moyen, c'est un tampon, ou plutôt une grosse mèche de coton cardé qu'on introduit méthodiquement dans le vagin, et qu'on renouvelle toutes les vingt-quatre heures, — au besoin même, c'est-à-dire quand l'écoulement est très abondant, deux fois par jour. C'est là une ressource purement mécanique; elle ne peut devoir son efficacité qu'à ce qu'elle empêche la contiguïté des parois vaginales et à ce qu'elle absorbe au fur et à mesure la matière blennorrhagique ou leucorrhéique; double condition qui, suivant l'opinion d'Hourmann, opinion fondée sur l'observation de nombreux succès, serait ce qu'il peut y avoir de mieux pour obtenir une prompte guérison.

## ARTICLE XXX.

## MÉTRITE CATARRHALE.

549. *Bibliographie.* — MORGAGNI. — (*De sed. et caus. morbor.*) — Epist. XLVII, art. 12, 16, 17 et 18. — Epist. LXVII, art. 14.  
BLATIN. *Du catarrhe utérin ou des fleurs blanches.* Thèse inaugurale. Paris, 1804, n° 40 (in-8°).  
DUCÈS et madame BOIVIN. — (*Traité pratique des maladies de l'u-*

térus et de ses annexes. Paris, 1833, 2 vol. in-8°, avec atlas in-fol.) T. II. — Section VI, chap. V (*Des ulcérations simples du museau de tanche*); — chap. VI (*De l'inflammation granuleuse du museau de tanche*); — chap. VII (*Flux muqueux de l'utérus*).

DURAND-FARDEL. — (Mémoire cité plus haut. Voir n° 545) — Chapitre I, § IV, *Blennorrhagie utérine.* — Chap. II, § II, *Erosion granulée du col de l'utérus.*

DUPARCQUE. — (*Maladies de la matrice.* Paris, 2<sup>e</sup> édition, 1839, 2 vol. in-8°) — T. I, p. 140-51 (*Métrite granuleuse ou framboisée du col utérin*). — *Ibid.*, p. 246 et suiv. (*Métrite catarrhale*).

550. *Définition.* — Le terme de métrite, terme créé par les pathologistes modernes (de *Μετρα*, matrice, utérus), emporte en soi naturellement, nécessairement l'idée d'une inflammation utérine. Or, en fait d'inflammations utérines, il importe de distinguer deux catégories principales, de poser deux genres nosographiques. D'un côté, il y a les cas où l'inflammation n'est rien qu'une inflammation superficielle du col et de la cavité de l'utérus, rien qu'une inflammation d'une surface muqueuse, d'une surface, dirons-nous du moins, dirons-nous en termes plus explicites, visiblement muqueuse quant au col utérin, et qui, rationnellement, quoi qu'on en ait dit, quoique la démonstration anatomique en soit impossible, doit être réputée de même nature dans l'intérieur de l'utérus, vu le fait de cette sécrétion glaireuse, dont, pathologiquement et, parfois aussi, physiologiquement, elle devient, la même, le théâtre. D'un autre côté, il y a les cas où l'inflammation occupe l'épaisseur du parenchyme utérin, et mérite le nom de métrite parenchymateuse ou profonde (308.). Cette distinction n'est ni moins naturelle en théorie, ni moins utile pour la pratique, si même elle ne l'est pas davantage, que la distinction antique entre la bronchite et la pneumonie, que la distinction récente entre la pyélite et la néphrite (524). Quoi qu'il en soit, c'est sous le nom de métrite catarrhale (299. C.), faute d'un meilleur terme, que nous embrassons ici les divers cas de la première catégorie, qui, certes, appartiennent sans conteste à la tribu des inflammations muqueuses.

551. *Synonymie.* — Suivant plus ou moins de précision, comme aussi suivant divers points de vue : — Πόσος λευκός, de l'école hippocratique; — *Fluor albus*, *Fl. muliebris*, *Fl. uterinus*, *Menstrua alba* (chez les vieux auteurs); — *Leucorrhœa*, de Théophile Bonet, de Sauvages, etc.; — *Menorrhagia alba*, de Cullen; — *Hysterorrhœa* (dans Ploucquet); — en français, *Flueurs* ou *Fleurs blanches*, *Leucorrhée utérine*, *Catarrhe utérin*, *Blennorrhagie* ou *Blennorrhée* de l'utérus.

552. *Espèces principales.* — Il y a lieu surtout de distinguer les trois